

# Madame Jean Decoux

**L**E matin du 6 janvier, à 6 heures, l'Amiral quittait Saïgon pour une tournée d'inspection dans le Haut-Chhlong et les régions forestières du Cambodge du Nord. Son absence devait durer deux jours.

Matinale, à son habitude, autant que lui-même, M<sup>me</sup> Decoux partait quelques minutes plus tard pour Dalat, où l'appelait le soin de sa maison.

C'est vers 11 heures que se produisit l'accident. Moins de quinze kilomètres avant le but, au pied de la dernière côte, un lourd autocar du service régulier, arrivant en sens inverse, déboucha d'un virage. La collision ne put être évitée.

Deux cyclistes qui survenaient, puis des automobilistes purent sans aucun retard apporter un premier secours à M<sup>me</sup> Decoux, et la conduire à l'hôpital de Dalat. Ses blessures apparentes ne paraissaient pas graves ; mais elle se plaignait de douleurs internes, qui empirèrent vite, puis s'atténuèrent. Néanmoins tous les soins furent impuissants. Vers 16 heures, après avoir reçu l'extrême-onction, elle s'éteignit.

Ses premiers mots, après l'accident, avaient été pour demander qu'on prévînt l'Amiral. Elle tentait encore de prononcer son nom en expirant. Elle avait toute sa connaissance. La religieuse affection d'une femme au grand cœur, la Sœur Durand, entoura ses derniers moments. Elle mourut en pleine lucidité, non pas pieusement mais saintement, avec un calme et tranquille courage, offrant expressément à Dieu le sacrifice de son acceptation et de son ultime renoncement, pour la mission de l'Amiral, pour l'Indochine et pour la France.

Ses qualités de cœur et d'intelligence, sa raison, sa droiture, son bon sens, sa grâce s'harmonisaient en un équilibre qui était peut-être son trait dominant, et qui faisait d'elle l'incarnation de la vraie femme française. Comment ne pas voir un lien entre cet équilibre et ses origines, lorraines et savoyardes, campagnardes et paysannes par son père et par sa mère, toutes voisines, donc, de ce qu'il y a de plus pur dans notre race, et, en France, de plus français ?

Son père, né vers le milieu du dernier siècle d'une famille de paysans lorrains, intelligent, travailleur, était fils de ses œuvres. Il se préparait au métier d'instituteur, quand la guerre détermina sa vocation militaire. Combattant de 1870, il resta dans l'Armée, et prit sa retraite entre 1905 et 1910 comme lieutenant-colonel. Jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingts ans, il continua pourtant à travailler activement, d'abord pour subvenir à l'entretien des siens, puis en gérant lui-même le domaine agricole qu'il avait pu acquérir

dans sa Lorraine natale, vers la fin de sa vie, accomplissant ainsi le rêve de toute son existence.

C'est comme officier du 30<sup>e</sup> de Ligne, à Annecy, qu'il fit la connaissance de celle qui allait devenir sa femme et la mère de M<sup>me</sup> Decoux, et qui était elle-même fille d'un notaire de Thônes ; elle déploya dans son ménage les vertus familiales qui illustrent en France les femmes de la bourgeoisie provinciale, et mourut à l'âge de soixante ans, après une vie toute consacrée à son intérieur et à ses quatre enfants, qu'il lui fallait élever avec des moyens de fortune réduits.

\*\*\*

Le hasard de la vie de garnison fit naître M<sup>me</sup> Decoux dans une ville que des liens étroits devaient un jour unir à l'Indochine : à Orléans. Fille d'officier, sœur d'officiers, puisque ses deux frères entrèrent aussi dans l'Armée, elle appartenait à un milieu tout imprégné des traditions et de l'honneur militaires.

Elle fit de fortes études à Saint-Denis, dans ce magnifique établissement d'enseignement fondé par Napoléon pour les filles des membres de la Légion d'honneur, et où les directives de l'Empereur étaient toujours respectées : « Des règlements dressés par lui-même, est-il dit dans le « Mémorial », ordonnaient de n'y employer que ce qui aurait été confectionné dans la maison et par les mains mêmes des élèves. Ces règlements bannissaient toute espèce de luxe, la coquetterie, le théâtre, et devaient n'avoir d'autre but, disait l'Empereur, que d'en faire de bonnes ménagères et d'honnêtes femmes ». M<sup>me</sup> Decoux garda toujours un attachement profond pour cette maison de la Légion d'honneur et pour les hautes leçons qu'elle y avait trouvées.

C'est en Haute-Savoie qu'elle rencontra en 1921 le capitaine de corvette Jean Decoux, lui-même à demi Savoyard par son père. Il devait partir peu après pour une campagne de deux ans dans le Levant, et l'épousa à son retour. Elle fut dès lors associée à sa double carrière maritime et politique, et, sauf une séparation de deux ans pendant sa campagne dans le Pacifique Sud, puis de quelques mois au début de son commandement aux Forces navales en Extrême-Orient, elle fut pour lui la compagne de tous les instants, à Paris ou à Toulon, à Londres, à Genève ou à Montreux quand des conférences internationales l'y appelaient, et même à Alger ou en Syrie lorsque l'Amiral y relâcha en 1938, et qu'à cette occasion elle visita la Grèce, Constantinople, la mer Noire, Beyrouth, l'Égypte. Tous ces voyages contribuèrent à parfaire la formation que lui avaient donnée ses études et sa culture. Déjà elle apportait à son mari dans sa tâche l'aide si précieuse qu'un grand chef peut attendre de sa femme ; et, déjà, elle représentait dignement à l'étranger la femme française.

L'Amiral Decoux était depuis septembre 1938 à la tête du secteur de défense de Toulon, lorsque l'Amirauté lui offrit le commandement des Forces navales françaises en Extrême-Orient. Il partit en avril 1939. Chose étrange chez elle, toujours si calmement confiante, M<sup>me</sup> Decoux ne vit pas ce départ sans une vive émotion et une grande angoisse.

Il était convenu qu'elle viendrait le rejoindre pour la saison d'hiver. La guerre éclata dans l'intervalle. Avec cette résolution simple qui lui était naturelle, elle partit néanmoins comme elle l'avait prévu, et arriva à Saigon par le « Jean-Laborde », le 4 décembre, pour un séjour qui ne devait dans sa pensée durer que quelques mois. Au début de 1940, elle se rendit pour la première fois à Dalat. Avec l'Amiral elle visita Hué et Hanoi. Puis, au début d'avril, elle s'embarqua à Saigon pour le Japon, où elle comptait passer un mois avant de rentrer en France. A son retour, pendant l'escale de Saigon, elle voulait poursuivre son projet, malgré les mauvaises nouvelles d'Europe. On essaya de l'en dissuader. Après quelques heures d'hésitation, elle céda, et fit débarquer ses bagages. Elle ne devait plus quitter l'Indochine.

Quelques jours avant sa mort, rappelant dans quelles conditions elle avait abordé ce pays, elle écrivait qu'elle s'était prise pour lui d'un attachement si profond, qu'elle eût volontiers accepté d'y demeurer à jamais. L'Amiral savait répondre à son vœu secret, en décidant que son corps resterait dans cette Indochine qu'elle avait tant aimée, et à laquelle, à ses côtés, elle avait tant donné d'elle-même.

Elle est inhumée en un lieu auquel elle portait une affection particulière, au pied de l'abside de la Chapelle des Sœurs de Saint Vincent de Paul, à Dalat. Elle avait assisté, au début d'octobre, à la bénédiction de ce sanctuaire, qu'on venait d'achever ; il est dédié à Marie Reine de France ; c'est à lui qu'est destinée la Vierge de Jonchère. Elle en était la grande bienfaitrice. Elle aimait de son inlassable et active charité tout le groupe d'œuvres qui en dépend, et qui a illustré en Indochine le nom de la Sœur Durand.

Il y a là comme une Cité de Dieu, une Cité du Bien, blottie à l'ombre de la Chapelle. Elle couronne une éminence qui domine à distance tout l'admirable paysage de Dalat. Battu des vents, un ciel immense le baigne de toutes parts. C'est vrai-

ment l'un de ces lieux où souffle l'esprit, et que la nature prédisposait à la prière, aux œuvres de foi et de spiritualité.

\*\*\*

L'Indochine a su quelle amie elle perdait en elle, quelle protectrice attentive et compréhensive. Et ç'aura été pour l'Amiral un adoucissement, peut-être, à sa peine, de voir l'immense, la fraternelle et la profonde émotion qui unissait autour de sa douleur tous les Français et tous les Indochinois bouleversés ; d'éprouver, dans la solitude de son deuil, l'unanimité de leur attachement, de leur affection.

Signés des plus grands noms ou des plus humbles, mille témoignages en sont parvenus au Gouvernement général. Qu'on nous permette de reproduire celui-ci d'un journal de Phnom-penh, qui est anonyme parce qu'il exprime le sentiment profond de tout un peuple :

« Tous ceux qui l'ont approchée, Français ou Cambodgiens, Indochinois ou étrangers, garderont d'elle l'image d'une grande dame, naturellement digne du haut rang où le destin l'avait portée.

» La voir, l'entendre, c'était immédiatement percevoir les rares qualités qui en faisaient l'ambasadrice des femmes de France en Indochine. Il ne venait pas d'elle un geste ou une parole qui ne fussent nuancés de cette indéfinissable distinction où se reconnaissent la perfection de l'éducation et l'aristocratie des manières.

» Elle savait être partout la première et partout mettait cette primauté au service de sa mission. N'avait-elle pas en effet, aux côtés du Chef à qui la France a confié la haute charge de gouverner l'Indochine en des temps difficiles, une mission à remplir, un message à transmettre ? Connaissant ce qu'elle devait au pays, elle l'a donné sans réserve, avec cette dignité dans le dévouement qui n'appartient qu'aux natures d'élite.

» Par là, le deuil du Chef durement frappé dans sa vie privée devient le nôtre à nous Français, à nous Indochinois, et nous autorise à mettre toute la spontanéité de regrets intéressés dans l'expression des sentiments de filiale et respectueuse sympathie que nous adressons au Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Haut Commissaire de France dans le Pacifique. »